L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. MARDI MATIN. 24 JANVIER 1893. 66me Annee

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS. MARDI. 24 JANVIER 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Pour les petites annonces de Demande-Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, au local Nos 223, 227 et 229 rue St Joseph, meubles, installations, etc., pour un hôpital.

Par Wm. Nelson, constable à son bureau, coin des rues Camp et Lafayette, une bibliothèque, un pupitre-table, un pupitre, six chaises, etc.

Les fortunes américaines.

Si l'argent faisait le bonheur, le genre humain ne serait qu'un troupeau de misérables, car sur des milliards d'êtres vivants, il y a bien peu de millionnaires. Si la vertu dépendait de sa possession, les quatre-vingt dix centièmes de nos semblables, seraient indignes de vivre, et mériteraient le sort de la ville de Sodome. C'était une fort petite cité, presqu'une bourgade ; elle a été détruite par le feu du ciel, parce qu'on n'y pouvait trouver dix justes.

Eh bien ! sur le globe entier, bien autrement peuplé que Sodome, on ne compterait pas cent milliardaires. On n'estime, en effet, qu'à sept cents le nombre des êtres humains jouissant d'une fortune de cinq millions de dollars—vingt cinq millions de francs.

Voici les nations qui en possèdent le plus grand nombre : l'Angleterre, 200 ; les Etats-Unis, 100 ; l'Allemagne et l'Autriche, 100. La France ne vient qu'après, avec 75 personnes ; la Russie 50 ; l'Inde, 50. Le reste des grosses fortunes de cinq millions de dollars, au nombre de 125, est disperse dans les autres pays, moins fortunés que ceux-là.

L'Angleterre prend le pas sur toutes les contrées du globe, et se qu'il y a de plus remarquable, c'est que presque toutes les fortunes y existent en biens fonds. On sonçoit, dès lors, le caractère essentiellement aristocratique de cette nation où toutes les propriétés foncières se concentrée dans quelques mains. Il est vrai de dire que ces deux cents fortunes princières sont l'œuvre du temps et datent, généralement, de plusieurs siècles. La richesse y a, comme partout ailleurs, subi des déplacements, mais elle ne s'est pas propagé, dans les masses, comme en France, par exemple. Il est vrai que cette dernière nation a eu sa révolution, qui a opéré un prodigieux bouleversement dans les fortunes, tandis que la Grande Bretagne attend encore la sienne. Notons aussi que, chez ce peuple constitué aujourd'hui en République, les grosses fortunes sont de date récente et proviennent, en général, de la spéculation, du lancement des grandes affaires, des grosses entreprises. De là vient, que tant de vieilles familles qui, sous l'ancien régime, étaient si riches, sont devenues relativement pauvres.

Ce sont les Etats Unis qui, sous le rapport des grandes fortunes, ont fait les plus rapides progrès. Il n'en comptaient, il n'y a pas encore un demi-siècle qu'une ou deux, tout au plus. Astor père, qui mourait, en 1848, laissant 25.000 000 de dollars—cent vingt cinq millions de francs—était cité comme le premier millionnaire du monde. Il a été bien distancé depuis, par le second Astor et par le commodore Vanderbilt, qui sont morts avec une fortune double de la sienne. L'opinion publique attribue à M. John D. Rockefeller une centaine de millions de dollars. C'est aussi la fortune que l'on accorde à Jay Gould, qui vient de mourir, et dont hérite son fils George Gould, encore un tout jeune homme.

On ne compte, dans l'Union, que six fortunes dépassant $30.000 ; ce sont : MM. Huntington, Sage, Wm Rockfelder, Stanford, Wm Astor et Mme Green. Six autres dépassent 20,000,000 de dollars—100,000,000 de francs. Quant à celles de 10,000 000 de dollars—cinquante millions de francs—elles étaient, il y a plusieurs années, au nombre de dix sept.

Ces fortunes sont toutes le fruit de la spéculation. L'origine de celle des Astor était tout autre : elle provenait, en grande partie, de l'énorme plus-value qu'avait prise la propriété du chef de la famille qui s'était trouvée englobée dans New York, alors que cette ville s'agrandissait, pour ainsi dire, à vue d'œil et devenait le centre d'un immense commerce. Jay Gould avait, au contraire, gagné ses millions dans la spéculation, dans les entreprises de chemins de fer. Sorti pauvre, de la ferme de son père, il s'était rapidement enrichi. Mais toute sa fortune est placée dans les chemins de fer. Elle exige un travail de bourgeoisie tantôt, et il n'est pas bien sûr que son fils se montre capable de la gérer convenablement, c'est-à-dire de conduire des entreprises gigantesques où il s'agit de diriger une centaine de mille hommes, employés supérieurs, employés subalternes, simples travailleurs et hommes de peine.

Le nombre des fortunes de 5,000,000 de dollars a prodigieusement augmenté depuis une dizaine d'années ; on les porte à près de deux cents—c'est à dire au quart de toutes celles du reste du globe.

Pas une d'elles qui ne soit basée sur le commerce, sur la spéculation—par conséquent, sujette à des revers, à des fluctuations semblables à celles des Bourses des grandes villes. Elles n'ont pas la solidité des fortunes foncières qui existent en Angleterre, en Allemagne, en France. Il serait, sans doute, bon qu'elles pussent s'amoindrir et s'éparpiller dans les masses. Le bien-être général s'en augmenterait, et les institutions républicaines y trouveraient une sûreté de plus. Ne l'oublions jamais : la pire de toutes les formes de gouvernement est l'oligarchie ou la république aristocratique. Nous n'en sommes pas là, sans doute ; mais nous sommes, sans nous en douter, lancés sur la voie qui y mène, tôt ou tard.

Breuvage sain et délicieux. —Tel est le chocolat Ménier. Apprenez à préparer une tasse de vrai chocolat en vous adressant à MENIER, New-York, et obtenez échantillon gratuit avec renseignements

Plaisanteries de saison.

A l'heure du déjeuner, deux apprentis se rencontrent en sortant de leurs ateliers respectifs.

—Qu'as-tu donc, Gugusse ? On dirait que t'es malade.

—M'en parle pas, Polyte, je grelotte. Quand j'ai l'ongleé, le patron me dit que c'est parce que je sâne. Enfin, il me fiche tout le temps des poils ; c'est sa façon de me réchauffer.....

—Mince, alors ; le vrai poil économique !

On cause politique dans un milieu très révolutionnaire.

—Le chambre prochaine, dit l'un, sera absolument socialiste. Dans un an, le ministère sera à nous.

Un anarchiste secoue la tête.

—Qu'a-tu ? lui demande-t-on.

—Eh, ben, je trouve que vous voyez la situation bien en rose. Vous ne pensez pas aux nouveaux parti qui se forment. Nous sommes débordés.

MORT DE M. Placide Canonge.

La société créole, les lettres, la poésie, l'art, la critique, la presse, en général, et spécialement l'*Abeille*, viennent de faire une perte immense dans la personne de M. Placide Canonge, mort, dimanche à midi et quart, en sa résidence, rue St Philippe, entre Bourbon et Dauphine.

Sous le coup de l'émotion qui nous étreint, de la douleur que nous éprouvons, il nous serait difficile de faire une biographie complète de l'homme distingué qui vient de s'éteindre, mais dont la mémoire vivra longtemps dans notre population.

Peu d'hommes ont été si bien doués que lui. La nature avait été d'une étonnante prodigalité à son égard. Ceux qui ne l'ont connu que depuis quelques années, ne peuvent se faire une idée de ce qu'il était, il y a 30 à 35 ans. La taille était petite, mais admirablement prise, et les traits d'une régularité parfaite, étaient d'une grande beauté. Quand, le corps droit comme un I, la tête légèrement rejetée en arrière, il fixait sur vous ses deux grands yeux noirs comme jais, qui semblaient vous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, il vous imposait. Vous sentiez que vous aviez affaire à une individualité peu commune. Evidemment, de hautes pensées bouillonnaient dans cette tête ; une puissante imagination s'agitait sous ce crâne.

Fils du juge Canonge, qui a laissé un grand nom dans le barreau louisianais, et qui possédait le français, mieux encore, s'il était possible, que l'anglais, il avait été envoyé par son père, à Paris, pour y faire son éducation.

Il y suivit, d'une façon très brillante, les cours du Collège Louis Le Grand, où il eut pour camarades des hommes qui se feront depuis, une grande place dans les lettres. C'était, d'ailleurs, l'époque où brillaient les Lamartine, les Victor Hugo, les Théophile Gautier et bien d'autres, presqu'aussi illustres.

Il n'en fallait pas davantage pour enflammer une imagination aussi vive que la sienne. Il se voua à la littérature, à la poésie, et bien lui en prit, car il y remporta de très grands succès et, s'y fit un renom, des deux côtés de l'Atlantique.

Revenu à la Nouvelle-Orléans, il y écrivit tout d'abord un vaudeville intitulé "Le Maudit Passeport", qui obtint un très grand succès, sur le Théâtre d'Orléans, qui s'élevait alors dans la rue qui porte ce nom.

En 1840, autre œuvre dramatique, "Gaston de St Elme", tragédie en cinq actes ; puis "L'Ambassadeur d'Autriche", drame en cinq actes ; "Un Grand d'Espagne", "le Comte de Monte Christo," "le Comte de Carmagnola", autant de pièces en cinq actes ; enfin, une très jolie comédie "Qui perd gagne".

Entre temps, il écrivait des essais sur les institutions américaines et les principes sur lesquels elles étaient fondées—essais qui parurent, en 1848, dans le journal la *Presse*, dirigé, alors, par Emile de Girardin.

On a aussi de lui, le livret d'un opéra en cinq actes, "Louise de Lorraine" dont la musique a été écrite par une cordée, grande musicienne, Mme Alonzo Morphy, la mère du célèbre joueur d'échecs.

Enfin il traduisit une œuvre politique de Helper, intitulée "Nojoque," et dans laquelle était traitée la question de l'esclavage.

Plusieurs des drames de M. Placide Canonge obtinrent un grand succès à Paris. Le "Comte de Carmagnole," entr'autres, y compta une centaine de représentations.

Nous avons jeuneore de lui des "Lettres sur les Etats-Unis" et des "lettres sur la Louisiane."

Plus tard, il s'adonna presqu'exclusivement au journalisme et comme partout ailleurs il s'y fit remarquer. Ses articles étaient très recherchés et lus avec avidité par la population d'origine française. Personne, sous ce rapport, ne peut se vanter de l'avoir surpassé, ou même égalé.

C'est surtout dans la critique d'art qu'il s'était fait, depuis nombre d'années, une place à part. Ses jugements étaient considérés comme des oracles. Il faisait autorité plus que personne, en matière d'art dramatique et lyrique, et il le méritait.

Nombreux sont les journaux auxquels il a collaboré ou qu'il a dirigés : *La Lorgnette, l'Entr'acte, l'Impartial, Le Courrier Français, Le Courrier de la Louisiane, Le Sud, La Renaissance* et *l'Epoque*.

Un de ses plus remarquables talents, plus rare qu'on ne pense, et extrêmement utile au journaliste français, surtout dans un pays comme la Louisiane, c'était celui de traducteur. M. Canonge le possédait au plus haut degré. Connaissant à fond tous les secrets, toutes les finesses de ces deux langues, anglaise et française, il trouvait toujours, de prime abord, sans la moindre hésitation, non seulement le sens exact, mais le mot propre, l'idiotisme français correspondant à l'idiotisme anglais, et il donnait très souvent à sa traduction une élégance dont était dépourvu l'original.

Il faut l'avoir vu aux prises avec un de ces lourds et indigestes messages présidentiels qui encombrent huit ou dix colonnes d'un journal d'outre-Canal. Presque d'un seul regard, il embrassait l'ensemble ; au milieu de tout ce verbiage, qui eut donné le vertige à tout autre, il saisissait l'idée principale. Il débrouillait, échevillait, élucidait tout cela, élaguait les longueurs, mettant immédiatement le doigt sur la phrase ou la ligne à traduire mot à mot ; puis il pétrissait le tout, le prenait, le réduisait à sa plus simple expression, et, avec une rapidité remarquable, il le réexpédiait en une petite colonne claire, comme de l'eau de roche. Rien n'était oublié ni négligé, et l'abonné de l'*Abeille* avait une idée plus nette de ce long et lourd document, que ceux qui avaient passé leur demi-journée à parcourir les mortelles colonnes où il s'étalait.

M. Placide Canonge appartenait à une nombreuse et très honorable famille, où l'esprit et le talent sont, en quelque sorte, héréditaires. Homme de lettre lui-même, il devait naturellement associer à sa vie une femme d'élite comme lui, et dont l'esprit était très cultivé. Il épousa Mlle Héloïse Halphen, fille du Dr Halphen, qui jouissait d'un juste renom dans le corps médical louisianais, et dont elle était la digne fille. Il en eut deux enfants: MM. Placide Canonge, fils, et Henri Canonge, que cette mort inattendue frappe subitement et cruellement, qu'elle rend inconsolables qu'elle prive d'un tout-puissant appui.

C'est là, du reste, une perte irréparable, non seulement pour la famille et pour nous, propriétaires et employés de l'*Abeille*, mais pour nos lecteurs, pour la société, pour les salons, pour les lettres, pour l'art, et enfin pour la langue et les idées françaises dont il a été, toute sa vie, le défenseur ardent et intrépide. On peut succéder à M. L. Placide Canonge ; on ne le remplacera pas.

LOUISIANE.

Le *Mechacebé*, Bonnet-Carré P. O., paroisse St-Jean-Baptiste, du 21 janvier :

Rarement on voit les années débuter par une température moins variable que celle qui s'est produite pendant les seize premiers jours du mois actuel. Le ciel s'est presqu'incessamment maintenu clair, et il a continué à faire froid sans interruption, assez froid pour nous procurer de très fortes gelées et des glaces. Malheureusement, si le froid continue à se faire sentir, il n'est plus accompagné du beau temps, car depuis mardi le ciel a pris une de ces teintes plombées qui font craindre le verglas ou la neige et la pluie n'a pas tardé à suivre. Faut-il penser que c'est la fin des beaux jours et que nous allons maintenant connaître les rigueurs de l'hiver, si redoutables quand elles se font sentir ?

Les labours se faisaient activement sur les habitations sucrières depuis la fin des roulaisons, mais la plantation des cannes était retardée par le froid. Quant aux petits cultivateurs qui faisaient du riz leurs terres resteront probablement en friche cette année, car ils ne savent qu'en faire. Du moment que la culture du riz n'en peut plus couvrir les frais, il est impossible de s'y attacher plus longtemps, et que faire autre chose ? se demandent les petits habitants qui ne sont pas placés à proximité des grandes usines sucrières où ils pourraient vendre les cannes, s'ils en cultivaient.

La dernière usine à étouffer ses tourneaux à la suite de la campagne sucrière de 1892 1893 a été celle de l'habitation Laplace, où la roulaison ne s'est terminée que cette semaine.

—A l'Eglise St-Pierre, le jeudi 12 janvier, M. Félicien Millet et Mlle Marie Vicknair.

A l'Eglise St-Pierre, le lundi 16 janvier, M. Justinien Duhé et Mlle Adèle Ory.

A l'Eglise du St-Rosaire, paroisse St-Charles, le mercredi 18 janvier, M. J. B. Maus et Mlle Octavie F. Jacob.

A l'Eglise de la Trinité, Nouvelle Orléans, aujourd'hui 21 janvier, M. George Tenech et Mlle Marie Lavergne.

Nous offrons nos meilleurs souhaits à ces jeunes couples.

—La levée nouvelle en face de l'habitation Hope est terminée. Le nouveau chemin public qui la longe sera, nous assure-t-on, beaucoup moins mauvais que l'ancien.

La levée Sarpy, à St-Charles, est presque achevée.

—Jeudi le 12 courant, à 10 heures du soir, est décédée, rive droite, Elodie, âgée de six jours, fille de M. S. Becnel et de Constance Amélie Faucheux.

Samedi le 14 janvier est décédé, rive gauche, M. Lovincy Hymel, âgé d'environ 24 ans.

En la personne de notre excellent ami, M. Lovincy Montz, décédé, dimanche dernier, à l'âge de 49 ans, notre localité a perdu l'un de ses fils les plus estimés. Réservé, modeste et affable, M. Montz était de ceux qui possèdent le don de se créer que des amis ; aussi, la foule qui formait le cortège funéraire portait-elle, sur la physionomie, l'empreinte de la plus profonde tristesse.

ALBERT DELPIT.

Notre collaborateur Albert Delpit s'est éteint, hier, à quatre heures, à la suite d'une longue maladie qui depuis longtemps désespérait ses amis. Ceux qui lisaient les articles pleins de verve que Delpit écrivait il n'y a pas encore un mois ne se doutaient pas de ce qu'il y avait de douleur derrière cet entrain, de tristesse derrière cette énergie.

Le pauvre Delpit meurt des suites de la chute de *Passionnement*, qu'il fit représenter, il y a deux ans bientôt, à l'Odéon.

Il avait cru écrire un chef d'œuvre, il comptait sur un succès immense : la pièce tomba et la désillusion fut si forte que Delpit en perdit le repos, le sommeil, la tranquillité ;—il se mit à chercher du sommeil factice, du repos artificiel,—ce qui n'était d'abord qu'un remède devint une habitude et quand on voulut le réhabiliter, il était trop tard : son mal le docteur Materne lutta pendant des mois avec un courage et une patience au-dessus de tout éloge, rien n'y fit. Delpit ne se levait plus depuis des semaines, depuis des mois—et ceux de ses amis qui l'ont vu dans ces derniers temps, pâle, blême, les mains agitées d'un perpétuel tremblement, ne reconnaissaient plus le Delpit alerte, vigoureux, toujours prêt aux exercices de corps les plus violents, que l'on était habitué à voir, depuis vingt ans, dans les salles de rédaction, dans les salons, dans les salles d'armes, à l'Epatant, à Monte Carlo, en Suisse—car il était toujours en mouvement, toujours en route, comme s'il avait eu le pressentiment qu'il devait beaucoup se remuer, destiné qu'il était à s'arrêter trop tôt. Il repose maintenant dans son rez de-chaussée de l'avenue Percier, où il aimait tant à réunir quelques amis, mettant sa coquetterie à les faire dîner avec les femmes les plus en vue de Paris ;—il a l'air d'un Clouet : le fin profil se détache sur la courte barbe rousse qui lui donnait l'air d'un ligueur....

Pauvre Delpit ! Il n'y a que ceux qui l'ont bien connu, qui ont vécu dans son intimité, qui savent ce qu'il y avait chez lui de courageux, de bon, de chevaleresque. Il ne savait rien faire à demi ; il arrivait quelquefois jusqu'à l'emballement. Mais on sentait tant qu'il croyait aux moulins à vent qu'il combattait, qu'on n'avait pas le courage de lui en vouloir ; on n'avait même pas envie de pouffer ! On l'aviait. Il était toujours resté le poète des *Dieux qu'on brise*..... Il n'y avait plus de dieux depuis longtemps—et il n'en continuait pas moins à briser on à défendre ! Il avait le besoin de la lutte et combattit toujours ; et le jour où il se sentit vaincu—il s'en alla ! C'est qu'il représentait une note littéraire qui ne répondait plus aux idées de la génération qui monte. Il se "rendait toujours beaucoup", mais l'amertume de certaines critiques lui faisait oublier ses succès de public.

Il n'avait jamais retrouvé la soirée éclatante du *Fils de Coralie*, après laquelle tout Paris sociétaire en lui un auteur dramatique d'immense talent. C'est que Delpit voyait toujours la vie à travers l'esthétique du père Dumas, dont il avait le secrétaire. Il préférait à la psychologie les coups d'épée, à l'analyse les incidents dramatiques, à la froide raison les soupe de passion.

Il lui fallait toujours faire remuer ses personnages, comme il lui fallait toujours être en mouvement lui-même ! Il n'en restera pas moins un romancier très intéressant, très empoignant et qui, dans un genre spécial, a créé des types qui resteront.

Albert Delpit était né à la Nouvelle-Orléans en 1849, le 30 janvier. Il vint en France à l'âge de dix ans, fit ses études à Sainte Barbe et débuta en 1868 dans la presse sous le pseudonyme de Marc Audré. Il envoya un sonnet sur *Keas au D'Artagnan*, dirigé par Alexandre Dumas. Il devint secrétaire d'Alexandre Dumas. En 1870, il s'engagea, se battit admirablement et reçut la Légion d'honneur pour sa belle conduite sur le champ de bataille. Ce ne fut que vingt-et-un ans plus tard, en 1891, qu'on s'aperçut que Delpit n'avait jamais été naturalisé français : il réclama avec indignation, mais il eut toutes des peines du monde à obtenir cette nationalité française, qu'il croyait avoir acquise sur les champs de bataille. Il finit cependant par se faire inscrire sur les listes du recrutement d'un arrondissement de Paris—et tira au sort en 1891.

Après la guerre, Delpit écrivit deux volumes de vers, l'*Incasion* et les *Dieux qu'on brise*, qui furent couronnés par l'Académie française. Il avait trouvé pour dire les malheurs de la patrie des accents indignés qui soulevèrent de véritables enthousiasmes, puis il se mit à écrire des romans nombreux et des pièces dont on trouvera la liste complète ci-dessous. Ses pièces eurent des fortunes diverses jusqu'en 1880 où il obtint au Gymnase le grand succès incontesté qui classe définitivement un auteur. Le *Fils de Coralie* tint l'affiche fort longtemps, fut repris depuis, a été traduit dans toutes les langues et donna à Delpit l'accès du grand public. Il fit jouer ensuite au Théâtre Français les *Mauvais*, qui sentionnent un des plus beaux premiers actes qui soient dans le théâtre contemporain.

Les romans de Delpit ont presque tous paru dans la *Revue des Deux Mondes*, dont il fut, pendant plusieurs années, le collaborateur assidu. On n'a pas oublié la façon dont le romancier quitta la *Revue* après une bruyante polémique avec M. Brunetière à cause de buste de Baudelaire. Cette affaire fit presque autant de bruit que la mesure prise, en 1889, contre Delpit par le prince de Hohenlohe, qui l'expulsa d'Alsace-Lorraine. On se rappelle peut-être encore la façon dont Delpit répondit, ici même, à l'inique mesure de statthalter.

Du reste, Delpit a eu dans sa vie plus d'une affaire retentissante, entre autres un duel avec M. de Borda, où il fut grièvement blessé ; la rencontre avait été amenée par une discussion littéraire à une première de l'Odéon ; puis un duel avec M. Alphonse Daudet, pour l'épithète "carthaginoise" accolée au nom du romancier dans une chronique. Delpit, qui était le témoin le plus accommodant du monde, était intraitable quand il était personnellement en jeu.

Au moment où la mort est venue le terrasser, il finissait un poème consacré à *Jeanne d'Arc* et écrivait un feuilleton pour un grand journal populaire du matin.

Mais l'homme était de beaucoup supérieur à son œuvre : incapable de la moindre déloyauté, médiocrement d'honneur, fier de sa plume comme le seigneur de Clonet, auquel il ressemble dans l'éternel sommeil, était fier de son épée, la voulant pure et sans tache, toujours prêt à défendre qui avait besoin de lui.—faible en fort—dévoué à ses amis, fidèle à ses croyances, Delpit était un parfait *gentleman* de lettres. Ses grande qualités n'étaient pas toutes de notre temps. Tant pis pour notre temps ! Tant pis pour nous, ses amis, qui nous rappelons ce que Delpit était chaque fois que l'on se trouvait dans une passe difficile et qui envoyons ici à notre pauvre ami, non seulement l'adieu réalgé que l'on adresse au compagnon de lutte qui disparaît, mais le souvenir attendri et ému que l'on consacre à l'ami que l'on perd et que l'on n'oubliera jamais.

JACQUES ST-CÈRE.

(Dans le *Figaro*)

Le comble de la fin :

—Quel est le comble de la bonté pour une couturière ?

? ? ?

—C'est de pleurer, à chaudes larmes, en voyant son *pauvre déjeuner*.

Téléphone 479. P. E. DUCROS, Gérant.

GONZALES & LAUDUMIEY

Entrepreneurs de pompes funèbres

175 CHEMIN DU BAYOU.

Voitures pour l'Opéra, Promenades, Soirées, Mariages, &c, &c.

Nous sollicitons particulièrement le patronage des familles du second et du troisième district et leur promettons entière satisfaction aux prix les plus réduits.

Ordres pour enterrement reçus par téléphone à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. 21 fév—1an

CANONGE.—Décédé dimanche 22 janvier 1893 à midi vingt cinq minutes. L. PLACIDE CANONGE, natif de la Nouvelle-Orléans.

SERVICE FUNÈBRE.

Un service funèbre sera célébré à l'église de St-Augustin, jeudi 26 janvier 1893 à 7 heures A. M., pour le repos de l'âme de feu Dame ARISTIDE POLENNE, née CORALIE BOURDETTE. Ses amis et connaissances sont priés d'y assister

De la part de son époux.

22 janv—22 24 25

Bureau de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans. — SUPPLÉMENT. — Il a été constaté, ce lundi le 20 décembre dernier les personnes suivantes ont été élues directeurs pour servir pendant l'année 1893 :

HY. TREMOULET. O. A. N. HERIDAT
E. W. HUNTINGTON. A. M. DELAVALLADE
A. D. LANAUX. S. MERNSHEIM.
J. B. VINET. P. POZZI.
J. P. ZATARAIN. H. LANGE.
F. E. BERNARD. GEO. LANAUX.

Et à une assemblée du Board qui a eu lieu le 22 courant M. GEORGE LANAUX a été réélu Président à l'unanimité et M. CHAS. D. DELERY secrétaire.

CHAS. D. DELERY.
24 janv—7f Secré aire.

La barque italienne "Arcangelo Padre," capitaine Romeo, de Marseille, commencera son déchargement MERCREDI, le 25 courant, au pied de la rue Mandeville 3me district.

Les consignataires sont priés de s'occuper de la réception de leurs marchandises sur la levée, autrement elles seront emmagasinées à leurs frais et risques. Aucune marchandise ne sera livrée sans un ordre de consignégé, lequel ne sera donné que sur paiement du fret, et aucune réclamation ne sera reconnue à moins d'être faite et constatée sur la levée.

A. XIQUES.
67 et 69 rue Decatur.

Ni le capitaine, ni le consignataire de la barque italienne "Arcangelo Padre," de Marseille, ne seront responsables des dettes contractées par l'équipage de la dite barque.

A. XIQUES.
24 janv—3f 67 et 69 rue Decatur

Formation de Société.

Les soussignés ont, ce jour, formé une association qui sera connue sous la raison sociale Vergnes Guet & Senac, pour l'exploitation du commerce des vins, liqueurs, etc., au No 37 de la rue Décatur.

EMILE VERGNES,
HENRY GUET,
J. SENAC.

Nouvelle Orléans, le 1er janvier 1893.

Avis.

M'étant retiré du commerce des vins pour faire partie de la maison Vergnes et Guet en qualité d'associé, je saisis la circonstance pour remercier mes amis d'abord, et ensuite ceux dont ils m'ont longtemps honoré et leur en demander la continuation dans le nouveau genre d'affaires où me voici engagé. Je n'ai guère besoin de leur donner l'assurance que je m'efforcerai de toujours mériter de plus en plus leur confiance.

J. SENAC.

AVIS.

M. SENAC prie les personnes qui auraient quelque réclamation contre lui, de les présenter à son nouveau magasin, 37 rue Decatur, chez VERGNES, GUET & SENAC ; la même prière s'adresse aux personnes qui auraient à s'acquitter de dettes vis à vis de lui.

22 jan—3f

Banque des Citoyens de la Louisiane. —Nlle-Orléans, 29 décembre 1892.—L'élection annuelle pour sept directeurs de cette banque, devant servir pendant l'année suivante, aura lieu à la maison de banque, le LUNDI, 6 Fév. 1893, entre midi et 2 heures P. M.

A. A. LELONG,
30 déc—au 6 fév Caissier.

CRESCENT CITY

JOCKEY CLUB

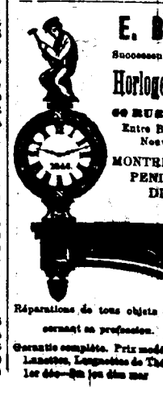
SAISON D'HIVER.

A partir de mercredi prochain, 14 décembre les courses commenceront à 1:30 au lieu de 2 P. M.

Cinq courses ou plus chaque jour.

Entrée, 50cts, donnant accès partout sur le terrain et aux tribunes.

2 déc—4 m



E. BARBIER,

Successeur de S. Fournier,

Horloger et Bijoutier,

60 RUE ROYALE, 60

Entre Bienville et Conti, Nouvelle Orléans.

MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE.

Réparations de tous objets concernant sa profession.

Garantie complète. Prix modérés.

Langston, Langston de Théâtre, Pinos-seul 1er déc—3m jeu dim mar

GRANDS MAGASINS

DE

VETEMENTS CONFECTIONNÉS.

POUR HOMMES ET JEUNES GENS.

A partir de Lundi Prochain, 9 Janvier,

VENTE DE FIN DE SAISON.

M. LION & Co.,

195, 197, 199 DECATUR.

Occasions exceptionnelles de la saison d'hiver.

Tout notre stock réduit.

Costume de $20 pour $15.

Costume de $18. pour $12.

Pantalons fantaisie rayés, etc., etc., au-dessous du prix coutant.

Costume de $15 pour $10.

Pardessus à moitié de leur valeur.

ASSURANCES.

THE FIREMEN'S INSURANCE CO., de la Nouvelle-Orléans.

DIX-HUITIÈME ETAT DE SITUATION ANNUEL.

Cette Compagnie, conformément à l'Article 10 de sa Charte, publie l'état suivant de ses affaires durant l'année finissant le 31 décembre 1892 :

Primes reçues pour risques d'incendie		$ 47,484 56
Pertes payées	$42,867 67	
A soustraire	5,122 10	
Primes remboursées	3,869 36	
Commission et courtage	2,865 31	
Dépenses, générales, moins escompte et intérêt	13,057 56	
		$67,489 30
ACTIF.		
Comptant en banque et en main	$4,227 96	
Billets recevables, reçus sur garanties collatérales, actions diverses, etc.	57,873 31	
Primes en cours de collection	4,814 03	
Meubles de bureau et installations	2 000 00	
		$68,915 30

L'exposé ci-dessus est une copie vraie et correcte des livres de la Compagnie d'Assurance des Pompiers de la Nlle-Orléans.

O. THOMAN, Président.
B. W. SEAWELL, Jr. secrétaire.

Fait et signé en ce second jour de janvier, le 19e jour de janvier 1893.

FRED. ZENNER, Notaire Public.

Directeurs :

Peter Blaise, Henry Ellermann,
Peter Doerr, Pat Regan,
John Everett, C. Taylor Gosche,
John Fitzpatrick, J. Larouche,
Toby Hart, Jacob Schoen,
F. L. Matth ws, J. H. Schiermann,
A. H. Stewart, Chas Wirth,
F. B. Thrilley, Otto Thoman,
George Zetzmann,
22 jan—4 dim

Vingt-troisième Etat Annuel

— DE —

L'Association d'Assurance

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Conformément à sa charte, l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1892 :

Primes reçues :		
Sur risques de feu		$207,142 40
Sur risques de marine		1,629 80
Sur risques de rivière		2,844 41
		$212,617 04
A ajouter, primes non acquises de 1891		52,974 00
Primes totales		$265,591 04
A ajouter, intérêts et profits et pertes		7,557 02
Revenus		$273,148 06
A déduire, pertes payées :		
Sur risques de feu	$108 140 17	
Sur risques de marine	336 79	
Sur risques de rivière	311 78	
Total des pertes payées	$108,788 74	
Retour de primes et commissions	29,964 12	
Commissions	47,079 00	
Réassurances	22,980 45	
Taxes et Licences	2,799 52	
Dépenses de bureau et d'agences, dépenses légales, bureau des commissaires, exposé de voyage	29,711 86	
Déboursés		$232,323 29
		$50,904 86
A déduire :		
Primes non acquises	$45,963 00	
Pertes ajustées et non ajustées	9,125 00	54,108 00
Pertes		$3,203 14

ACTIF.

Argent en caisse	$ 31,053 16
210 000 Bons des Etats-Unis à 4 0/0	211,350 00
$42,000 Bons de Prêts de la ville d'Orléans	103,019 60
$50 000 Nouveaux Bons de l'Etat de la Louisiane	49,500 00
$40,000 Bons Consolidés de la Nlle Orléans	42,500 00
10 Actions Germania Im'ns Co	1,000 00
Prêts sur collatéraux	30,000 00
Prêts sur hypothèque et billets à recevoir	20 665 00
Primes en voie de recouvrement	30 617 32
Meubles et installations de bureaux	2,500 00
	$342,205 08

PASSIF.

Capital	$200,000 00
Dividendes non réclamés	1 662 80
Réserve pour primes non acquises	45,963 00
Réserve pour pertes ajustées et non ajustées	9,125 00
	$256,770 00

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

CHAS. D. DELERY, Secrétaire. GEO. LANAUX, Président.

Assermenté et signé devant moi, notaire public, ce 14 janvier 1893.

EDGAR GRIMA, Notaire Public.

15 janv—1m—Dim Jeu

BASILE BARES

FACTEUR DE PIANOS,

84 Rue Royale, Nlle-Orléans

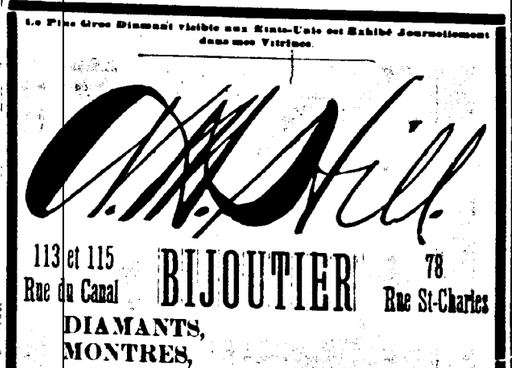
—SEUL AGENT POUR LES—

PIANOS GAVEAU, DE PARIS

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, commiere en fer, équilibrée pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont rétablissement un volume et une puissance de son remarquables.

Ancrage et réparations de pianos tous systèmes. 1 déc—3m

Le Plus Gros Diamant visible aux Etats-Unis est Exhibé Journellement dans mes Vitrines.



113 et 115 Rue du Canal BIJOUTIER 78 Rue St-Charles

DIAMANTS, MONTRES, ARGENT MASSIF, ARGENTERIE ET PLAQUE.

Prix Réduits, Chiffres Simples,

Le Plus Grand Stock en Ville.

M. Hill est secondé par les Messieurs dont les noms suivent :

Aux Nos 113 et 115 de la rue du Canal.

JOHN LIPMAN,
JULES METEYE,
W. E. ROBINSON,
WM KNARSBOUGH,
CHRISTIAN KOLLING,
LOUIS SORRENSON.

Au No 78 de la rue St-Charles.

HENRY COULTER,
JOHN STUMPF,
HENRY BONWASSER,
LOUIS GERY,
F. S. SHULTIS,
EDWARD A. SHIELDS.

4 déc—3m

Compagnie d'Assurances PHŒNIX

DE HARTFORD, CONN.

Successeurs de la

COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.

Capital Comptant	$2,000 000 00
Net surplus	1,334,480 31
Actif, valeur réelle	5,676,306 79

Pertes réglées à la Nlle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.

JULES TUYES,

Agent Résidant, sera toujours au No 39 rue Carondelet où il recevra ses amis et les anciens clients de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans. 29 mai—1 an

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091

Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

— DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS —

Gustav R. Westfeldt, L.